

Mariangela Gualtieri

Mariangela Gualtieri est née à Cesena en 1951. Après des études d'architecture à Venise, elle fonde avec Cesare Ronconi le théâtre Valdoca dont elle est la dramaturge. La plus grande partie de son activité poétique est orientée vers la scène. Elle a publié : *Antenata* (Milano 1992), *Fuoco Centrale* (Bologna 1995), *Nessuno ma tornano* (Cosenza 1995), *Sue Dimore* (Roma 1996), *Nei Leoni e nei Lupi* (Bologna 1996), *Parsifal* (Cesena 2000), *Chioma* (2001). En 2006 paraîtra chez Einaudi un recueil de poèmes complètement inédits.

« Ces textes sont nés pour le théâtre, toujours abrités par une scène et pour un metteur en scène qui ne voulait pas d'autres mots que ceux-là pour entreprendre son travail. Le beau visage d'un acteur ou d'une actrice guettait leur naissance. Parfois même ce fut ce visage qui les inspira ». C'est par ces mots que Mariangela Gualtieri conclut la postface de *Fuoco centrale e altri testi per il teatro* (*Feu central, et autres textes pour le théâtre*), anthologie de son œuvre poétique qui réunit des textes de *Antenata*, de *Fuoco Centrale*, de *Nei Leoni e nei Lupi*, de *Parsifal*, de *l'Eremita*, de *Chioma* et de *Predica ai Pesci*.

Au moment d'achever sa *Logique des genres littéraires*, K. Hamburger propose une analyse des formes mixtes qui la conduit à revenir sur les critères qu'elle a proposés pour décrire les différents genres littéraires¹. Or, en étudiant le poème monodramatique, elle s'interroge sur la possibilité de distinguer le poème lyrique dans lequel « le Je lyrique est un sujet d'énonciation » et les formes fictives par lesquelles un Je cède la parole à un personnage. Problème de phénoménologie et d'énonciation, problème poétique : le partage des voix. La distinction du poème et du texte théâtral est dépassée par Mariangela Gualtieri qui en fait l'enjeu même de son écriture. Est poétique la parole qui, cédant aux flammes d'un feu central, accepte d'éclater pour se prêter aux voix qui l'habitent. On touche ici à un bord extrême de l'écriture du plurilinguisme. Embrassement.

Si ce bord est atteint c'est que le sujet poétique, loin de faire corps avec sa propre énonciation accepte le risque d'une « parole en faillite ».

*Io sono spaccata, io sono nel passato prossimo,
io sono sempre cinque minuti fa,
il mio dire è fallimentare,
io non sono mai tutta, mai tutta, io appartengo
all'essere e non lo so dire, non lo so dire,
io appartengo e non lo so dire, non lo so dire,
io appartengo all'essere, all'essere e non lo so dire
io sono senza aggettivi, io sono senza predicati,
io indebolisco la sintassi, io consumo le parole,
io non ho parole pregnanti, io non ho parole
cangianti, io non ho parole mutevoli,
non ho parole perturbanti,
io non ho abbastanza parole, le parole mi si
consumano, io non ho parole che svelino, io non ho
parole che riposino,
io non ho mai parole abbastanza, mai abbastanza
parole, mai abbastanza parole
ho solo parole correnti, ho solo parole serie,
ho solo parole di mercato, ho solo parole
fallimentari, ho solo parole deludenti,
ho solo parole che mi deludono,
le mie parole mi deludono, sempre mi deludono
sempre sempre mi deludono, sempre mi mancano
io non sono mai tutta, mai tutta, io appartengo*

Je suis éclatée, je suis dans le passé proche
je suis toujours il y a cinq minutes
mon dire est en faillite
je ne suis jamais toute, jamais toute, j'appartiens
à l'être et je ne sais le dire, je ne sais le dire
j'appartiens et je ne sais le dire, je ne sais le dire
j'appartiens à l'être et je ne sais le dire
je suis sans adjectifs et je suis sans prédicats
j'affaiblis la syntaxe, je consume les mots
je n'ai pas de mots influents, je n'ai pas de mots
chatoyants, je n'ai pas de mots changeants
je n'ai pas de mots qui dérangent
je n'ai pas assez de mots, mes mots
se brûlent, je n'ai pas de mots dévoilants, je n'ai pas
les mots qui reposent
je n'ai jamais assez de mots, jamais assez
de mots, jamais assez de mots
je n'ai que des mots courants, des mots sérieux
je n'ai que les mots du marché, seulement des mots
en faillite, je n'ai que des mots décevants
je n'ai que des mots qui me déçoivent
mes mots me déçoivent, ils me déçoivent toujours
toujours toujours ils me déçoivent et me manquent
je ne suis jamais toute, j'appartiens

1. K. Hamburger, *La logique des genres littéraires*, Paris, Seuil, 1986.

all'essere e non lo so dire, non lo so dire,
 [io
appartengo e non lo so dire, non lo so dire,
io appartengo all'essere, all'essere e non lo
[so dire
oh! ascolto!
oh! pazienza dell'udire!
oh! udire! udire!
oh! totalità!
oh! cosa che non ti consumi!
oh! il tutto che ho dimenticato!
oh! sapere! oh! verità!
oh! cangiante, tu, mutevole, tu sempre
[incinta!

à l'être et je ne sais pas le dire, je ne sais pas le dire,
 [oui
 j'appartiens et je ne sais pas le dire
 j'appartiens à l'être, à l'être et je ne sais pas
 [le dire
 oh ! j'écoute
 oh ! la patience d'entendre
 oh ! entendre ! entendre !
 oh ! totalité !
 oh ! qu'est-ce qui ne te consume pas !
 oh ! le tout que j'ai oublié !
 oh ! savoir ! oh ! vérité !
 oh ! changeante, toi et fluide, toi toujours
 [enceinte !

Ce poème vaut comme poétique. Il dit la rapidité, le rythme et le flux. Il énonce les exigences et le péril de la perte. Dans sa préface d'*Antenata*, F. Loi souligne : « il s'agit d'une poésie qui oscille entre l'appel et la fuite, entre le présage du sens et l'horreur du vide, entre la peur de la submersion et la foi dans ces forces qui nous tirent hors de l'eau. » C'est à juste titre qu'il insiste sur les tensions qui déchirent le monologue, sur les éclats de violence et les étincelles de douceur. Ce sont ces tensions, ces éclats et ces étincelles qui animent les inédits de Mariangela Gualtieri que traverse aussi un intense sentiment de la nature perçue comme énergie et comme force vive plutôt que comme spectacle ou comme décor.

Nous sentons aujourd'hui son piston furieux
 qui invente à l'instant l'automne et
 éclate toutes les feuilles
 et l'ordre est scellé que l'on fasse commencer
 les sommeils pour l'hiver.
 Nous sentons aujourd'hui son doux poids
 sa flamme docile
 qui brûle un peu et chante un peu
 qui rend douloureux et amoureux
 et facilite la danse battante
 du sang tout entier.

Oggi sentiamo il suo furioso pistone
 che adesso inventa l'autunno e
 schianta tutte le foglie
 e l'ordine sigilla di dare inizio
 ai letarghi.
 Oggi sentiamo il suo carico dolce
 la sua fiamma obbediente
 che un poco ustiona e un po' canta
 indolora innamorata
 e asseconda la danza battente
 di tutto il sangue.

*

Si elle est encore ici
 c'est pour rentrer à la maison au
 juste point de la lumière, ni après, ni
 avant. Si elle est ici dans l'agonie
 des escarres, dans ce temps
 qui ne passe jamais et qui ne
 te distraît pas, si elle appelle à l'aide
 et confond les vivants et les morts
 si son œil est le point le plus éloigné
 et sa main un rameau sec,

Se è ancora qui
 è per tornare a casa al
 punto giusto della luce, né dopo, né
 prima. Se è qui in questa agonia
 di piaghe da decubito, in questo tempo
 sempre che non passa non
 ti intrattiene, se chiama aiuto
 e scambia vivi e morti
 se il suo occhio è il punto più lontano
 e la sua mano uno sterpo,

quand elle sourit cette fille vieillie qui est la
[mienne
c'est un tel vacarme de soleil une immense
fête des branches de cerisier, et je crois que
c'est pour moi, aussi, cette allure
au ralenti,
cette manière de creuser l'épouvante
de tout l'obscur.

quando sorride questa mia figlia vecchia
è un tale strepito assoluto una immensa
festa di rami di ciliegio e penso che
è per me, anche, questo suo andare
al rallentatore,
suo lento scavalcare lo spavento
di tutto il buio.

*

Viens. Enlève la mauvaise graine d'Adam de
[la marche
d'en bas, et donne-lui de la couleur, de la
[chaleur, des grains,
des mots, de la santé mentale, des silences
de grandes plaines, donne-lui voix.
Qu'il ne traverse pas en vain
la pente magique
des vivants, mais qu'il laisse des traces bien
[faites
pour ses enfants. Viens.

Vieni. Togli il mal seme d'Adamo dallo
scalino
basso, e dagli colore, calore, chicchi,
parole, salute mentale, silenzi di
grandi pianure, dagli voce.
Che non inutilmente
traversi la magica china dei
vivi ma lasci orme ben fatte per i suoi
bambini. Vieni.

Prends pitié
la joie de l'été ne lui parvient pas
mais seul ce vrombissement sous ses cheveux.
Pitié si la croyance lui vient que la planète
est recroquevillée dans un trou de petite
taille, un réduit mal fait,
un grumeau séché craché, un vieux pont
fissuré, une eau morte,
une bête qui boîte, une outre défoncée,
une petite chose qui n'y arrive pas.

Pitié dans la chambre
d'une plainte du souffle
le sommeil renversé sur l'oreiller
en gouttes toxiques.

Abbi pietà
se non sente la gioia dell'estate
ma solo un rombo sotto i capelli.

Prends pitié. Allonge-toi
dans sa poitrine
pour que vienne le sommeil, mets
ton grain, fais apparaître le lièvre
derrière le buisson
ou un animal plus fier
et de la lumière entre les feuilles.

Pietà se crede che il pianeta
sia ritorto in un buco di piccola
stazza, un malfatto recinto
un secco grumo sputato, una tolda
increpata, un'acqua tutta stagnante,
una bestia zoppa, un orcio sfondo,
una cosa piccola che non glie la fa.

Pietà dentro la camera
d'un lamento del fiato
col sonno rovesciato sul cuscino
in gocce tossiche.

Et puis si la mer en grande beauté
ne lui apporte pas le calme,
si la saveur salée ne pilote pas
l'esprit en plein air
pour l'essouffler
si la petite vague, si le
coquillage d'un rose de phénomène
si la petite vague, si le coquillage
et si l'heure où la côte
bat d'une charge vibrante.

Dans sa poitrine alors, allonge
la main qu'a tendue le ciel
– était-ce une main ? –
modèle à nouveau le côté de sa douleur
jusqu'à une joie durable
et puis repose immense
dans ce lieu d'homme
jusqu'au noyau du monde, jusqu'au
temps épuisé du retour
dans la naissance
que nous ne savons pas.

*

À mes maîtres immenses
dans l'éternité de l'adolescence
donnez-moi à manger
dans la paume de la main
déclenchez l'incendie à ma crinière
et soyez l'étang où calmer
mon feu tout entier.

*

État de confusion de toutes les armées du moi
désordre de mes fantassins intérieurs
et dedans, les hussards et les cavalières qui
bousculent ma poitrine
et toi, reviens au centre, mon cœur !
mon général koutouzov¹, qui redresse
toutes mes lignes en désordre
et que mon inquiète inquiétude
d'être ici se fasse
placidité de tous les jardins.
Et qu'il fasse beau maintenant.

*

Abbi pietà. Nel suo petto
còricati che così dorma, metti
il tuo chicco, fa apparire la lepre
dietro al cespuglio
o qualche fiero animale
e luce tra le foglie.

E se poi il mare bellissimo
non calma,
il sapore salato non pilota
la mente in campo aperto
e poi la sfiata
se l'onda piccola se la
conchiglia d'un rosa di fenomeno
se l'onda piccola se la conchiglia
se l'ora in cui la costa
pulsava in un vibrato carico.

Dentro al suo petto allora corica
la mano che ha steso il cielo
– s'era una mano –
riplasma il lato del suo dolore
fino a una gioia che duri
e poi riposa immenso
dentro quel luogo umano
fino al duro del mondo, fino
al tempo scaduto del ritorno
dentro la nascita
che non sappiamo.

Ai miei maestri immensi
dentro l'eterno dell'adolescenza
datemi da mangiare
dal palmo della mano
appiccate l'incendio alla mia chioma
e siate voi lo stagno in cui si doma
tutto il mio fuoco.

Confuso stato di tutte le armate del me
disordine di questi miei fanti interiori
e usseri e cavallerizze che dentro me
mi scantonano il petto
e tu torna al centro, cuore !
mio generale kutuzov che raddrizzi
le mie file sconvolte
che il mio inquieto inquieto
stare qui diventi
il placido di tutti i giardini.
Fai bella stagione, ora.

1. Le prince Mikhaïl Koutouzov, (1745-1813), feld-maréchal russe qui repoussa l'invasion napoléonienne. Tolstoï fait de lui l'un des héros de *La Guerre et la Paix*.

À moi, le sol et l'éponge
je fais place nette, je salamalèque la
chambre, dans ses vrombissements de cavité
j'héberge un animal chargé de fœtus
dans mon poing
un ventre sur le point de la démultiplication
avec son court-circuit
de contractions, pour déposer
les petits sacs de vie, ses grumeaux déjà experts
en respiration.

Fais que ces chats naissent bien
avec la santé des ressuscités
et que cette mère vigoureuse reconnaisse
sa nouvelle troupe
et se mette à l'allaiter.
Dieu des Chats et des chattes
en chaleur, Dieu des chattes
accouchées languides, à toi. Assiste notre
reine domestique
dans sa mise au jour.

*

Jour d'apremont que je gravis
chargée d'un poids d'un poids
qui ne se dépose pas. Jour de mon
détroit de magellan dans la poitrine
avec cette bouchée qui ne descend pas
jour du front sur la main.

Sortons. Demandons que passe
tout ce malaise. À qui demander?
à la vigne qui est toute
explosion de feuilles nouvelles
à la branche de l'acacia avec ses épines
au lierre et à l'herbe
sœurs impératrices qui sont
le manteau étendu et le trône tout puissant.

Et que demander?
Une pleine enjambée d'amour,
une juste bataille, aiguilles dans la voix,
narcisses et roses,
être la sonde radio
du rien qui transforme
la transcendance en choses.

Prendo pavimento e
spugna, faccio nitore, salamelecco la
camera nel suo rombo di cavità
ospito un animale carico di fœti
tengo nel pugno
una pancia sul punto della moltiplicazione
col suo cortocircuito
della contrazione, a deporre i
sacchetti vivi, i suoi grumi già esperti
di respiro.

Fa che questi gatti nascano per bene
nella salute dei risorti
e questa forte madre riconosca
il suo esercito nuovo
e se lo allatti.
Dio dei Gatti, e delle gatte in
calore, e delle partorienti languide
gatte, fai tu. Assisti questa
nostra domestica regina nel suo
dare alla luce.

Giorno d'aspromonte dove salgo
caricata con un peso un peso
che non si appoggia. Giorno
del mio stretto di magellano nel petto
con quel boccone che non s'inghiotte
giorno della testa poggiata alla mano.

Usciamo. Chiediamo che passi
tutto lo star male. A chi chiediamo?
Alla vigna che è tutta
uno scoppio di foglie nuove
al ramo dell'acacia con gli spini
all'edera e all'erba
sorelle imperatrici che sono
manto disteso e potentissimo trono.

E che cosa chiediamo?
Una piena falcata d'amore,
una giusta battaglia, aculei nella voce,
narcisi e rose,
essere radiosonda
del niente che trasforma
il trascendente in cose.

Traduit et présenté par Martin Rueff

Réponses au questionnaire

1. De mon observatoire limité je perçois une grande fermentation :

– une floraison de poésie dialectale où je découvre, de plus en plus souvent, de très hautes voix.

– une passion croissante pour l’oralité de la poésie, pour la poésie comme rythme collectif où l’un récite et les autres écoutent.

– des voix très intenses de poétesses sont en train de mûrir (la meilleure poésie italienne aura peut-être d’ici peu des noms de femme). Ce sont des voix cultivées, sans la moindre lourdeur, je veux dire qu’elles sont plus attachées au cœur sauvage du monde.

Tout cela fait naître en moi l’idée d’une salutaire chute de ton : peut-être la poésie commence-t-elle à se détacher de la page écrite, peut-être qu’elle cesse d’être trop bien habillée et qu’elle s’offre avec moins d’ornements, plus dépouillée, et qu’elle n’exerce plus qu’en mode mineur ses intimidations cultivées envers son lecteur.

Je pense donc avec surprise que la langue italienne est en pleine forme et que ses dialectes qui semblent toujours mourants sont eux aussi en bonne santé (proches de mourir, mais pleins de vie). Je dis « avec surprise » car en revanche, quand je lis ou quand j’entends ce qui m’entoure, l’impression qui s’impose est celle d’une grande dégradation linguistique, d’une misère expressive de la langue courante, qu’il faudrait déplorer.

Peut-être les beaux sont-ils en train de devenir de plus en plus beaux, et les laids de plus en plus laids ? Sans doute est-ce là le pouvoir des temps extrêmes, quand ceux qui ont un cœur se sentent appelés à de hautes entreprises et ceux qui ne l’ont pas profitent tant qu’ils peuvent de la situation.

Je crois que les grands vieillards du vingtième siècle italien, vivants et morts, ont laissé un héritage efficace, une semence ample et fructueuse : ils sont là, sur leurs trônes splendides, et de là ils répandent à profusion leur nourriture. Chaque génération suivante possède une polyphonie de voix réellement riche, et, parmi les plus jeunes (qui me paraissent en général plus solidaires les uns des autres, attachés par des liens fraternels), je crois percevoir une grande passion pour la pensée théorique et la réflexion.

Le nouveau qui apparaît à la lumière exprime, me semble-t-il, un piaffement vivace et tout personnel, une « fraîcheur dure et épineuse » et un désir de partage, de réflexion commune. Ce que démontrent aussi les multiples et belles revues de poésie nées pendant ces dernières années.

2. La prose, c’est-à-dire l’écriture que je pratique actuellement, active ma pensée d’une manière en tout différente de la poésie.

La prose exige un entrain de la pensée, des idées, un projet et une sorte de stratégie, de volonté d’être compris, etc. Elle requiert donc un « moi » écrivant avec son air d’artifice, un « moi » d’une certaine consistance et remarquablement encombrant. La poésie est tout à l’opposé, me semble-t-il : elle naît d’une démission de ce moi et d’un accueil quiet et passif, et aussi, si j’ose dire, d’une certaine hébétude. Il y a dans le fait d’écrire en prose une sorte d’auto-combustion, cela fatigue, cela me fatigue.

Je ne peux pas dire la même chose de l’écriture en vers qui, au contraire, même dans les périodes d’activité plus intense, me réjouit, m’allège.

Comme lectrice, je pense que la poésie et la prose sont en relation avec le silence selon des modes différents et cela me paraît être ce qui les différencie le plus. La poé-

sie l'approfondit, le régénère en le laissant vide, en le laissant plus en silence encore ; ce silence, la prose le meuble, parfois avec splendeur, le console, l'habite avec tous ses accessoires de prose, la trame, le temps, les figures, les lieux, l'histoire, etc. Elle l'humanise. Finalement, pour ma part, la prose en général le remplit, ce silence.

Aujourd'hui le silence fait partie des choses que nous avons perdues, comme l'eau, l'air, la pudeur, etc. Ce sont là des pertes que je considère comme momentanées, et desquelles je ne me plains pas, mais le silence est un bien rare, tellement rare qu'il ne peut être ajouté à la liste des biens. Pour certains, il est une entité difficile à accepter. C'est ce qui, je pense, a approfondi le rapport entre poésie et prose, au sens où la seconde peut subsister même dans un panorama déconcertant, comme celui qui nous entoure, ou mieux elle l'accompagne, en se faisant toujours plus envahissante, souvent servile, mercenaire, séductrice, en plus, évidemment de tout le sublime qui ne cesse partout de se déclarer. La poésie ne semble pas parvenir à s'imposer dans cette grande course inutile où nous sommes tous immergés : elle s'est rencognée, elle s'est transformée en monument, ou parfois, pour rester dans le ton, elle s'est bêtifiée. En général, je pense que la poésie s'est trop isolée : elle ne fait pas partie, comme elle le devrait, de l'hygiène élémentaire de chacun (car la poésie fait du bien), mais plutôt du bagage culturel de quelques-uns. Le silence où elle germe et se fait accueillante, ce silence, et le geste de halte qu'il exige, sont difficilement praticables aujourd'hui, et parfois ils sont même appréhendés comme une menace. Pourtant, en ces temps d'extrême vitesse, rien n'est plus immédiatement salutaire que la poésie, puisque tout vers quel qu'il soit nous ouvre la grande porte et nous jette au-dehors, un peu plus loin, qu'il élargit notre compréhension, notre compassion, et, fondamentalement, nous embellit d'un coup. « D'un coup » signifie que je ne dois pas parvenir à la dernière page, une bouchée suffit, une rasade, pour comprendre ce que ces mots sont pour moi et s'ils peuvent me nourrir.

3. Répondre à cette question serait sans fin. Le langage poétique, je préfère dire la poésie, est pour moi une parole à la hauteur du silence : frontale, verticale, condensée, synthétique, sans trame. Elle est toute ici, maintenant.

Elle a cette nudité et cette précision de carte astronomique où chaque petit signe a des implications sans fin, où ce qui est représenté *est* et *n'est pas* de ce monde, sert et ne sert à rien, est le dessin d'un mystère que nous ne pouvons appréhender mais que nous voyons, et qui nous réjouit, nous appelle, avec ses points de lumière. Parce qu'elle aussi est dotée de cette poussière lumineuse des choses qui ne sont pas seulement de ce monde, et qui font le « pont », cette fragrance d'héritage neuf, de cadeau tout juste reçu.

4. J'ai toujours trouvé que l'expression « *impegnò civile* » était triste comme si elle était née d'un sens du devoir qui n'est jamais celui qui pousse ce qui réussit vraiment. Je comprends que le mot « amour » est encombrant, usé, et pue sa sacristie. Mais tout mouvement de ma part vers ce que l'on appelle communément « *impegnò civile* » ne pourrait avoir une existence séparée de cet autre mot, c'est-à-dire une espèce de piété et de passion pour les hommes et la douleur de les voir souffrir si souvent.

Maintenir une langue en vie, l'arracher à l'usure du discours courant, la féconder à neuf, ou presque, la faire vibrer à nouveau : c'est cela, à mon sens, qui constitue un « *impegnò civile* » sensé et précieux, car si une langue devient stérile, sommaire, plate, les personnes qui la parlent le deviennent également, comme le paysage, et tout le reste, nous le savons bien.

Dans mon travail de dramaturge, l'urgence de laisser un héritage de mots bénéfiques est plus vive, comme une sorte de volonté de résolution, de secours face aux blessures du présent, face aux citoyens de la « *civis* » qui viennent au théâtre. Le théâtre, plus que les autres expressions artistiques, peut se doter d'un dialogue fort et haut avec le monde contemporain. Il peut ainsi assumer les caractéristiques de ce qui s'appelle *impegnò civile*.

5. Artaud et Rimbaud : je suis leur sœur. Ils sont « les contemporains qui m'ont précédée ». Compagnons de bande et compagnons d'aventure. Ils ne sont pas un poids. Au contraire, ils m'aident à mieux porter le mien.

Traduit par Renaud Pasquier